

La pomme rouge

Cadic - Contes et légendes de Bretagne, Paris 1922 - t III p 41-45

Un pauvre tâcheron qui peinait sur la terre avait perdu sa femme. Il en fut contristé un peu, mais son deuil ne fut pas long; le temps de conduire la défunte au cimetière, de verser l'eau bénite sur le cercueil, de solder le fossoyeur et il n'y pensa plus. De copieuses libations au repas des funérailles lui permirent de noyer son chagrin. Le lendemain il partait au champ, en sifflant; le surlendemain il était remarié.

Les gens inconstants ménagent parfois de ces surprises. Sa première femme cependant lui avait laissé un petit garçon beau comme un ange, doux comme un agneau, candide comme l'âme d'un séraphin. Sa seconde femme à son tour lui donna une fille aussi belle, aussi douce, aussi candide. Les deux enfants s'aimaient de toute la force de leurs jeunes cœurs. C'était plaisir de les voir la main dans la main, folâtrant par les bois et gambadant par les prés. Il y avait toujours part commune dans les plaisirs et dans les peines. Entre les deux l'amour du père ne distinguait pas. Il n'en était pas de même de sa femme.

Contre l'enfant du premier lit elle nourrissait une de ces haines jalouses, tenaces et farouches de marâtre qui ne reculent pas devant les plus noires perfidies, devant les plus révoltantes injustices.

À sa propre fille, les bonnes tartines beurrées, les crêpes fricassées dans la poêle, les marrons cuits sous la cendre, les caresses et les compliments. Au fils de l'autre, les croûtes de pain desséché, la bouillie au lait aigre, les rebuffades et les mauvais coups.

Or, on se lasse de tout et les bourreaux eux-mêmes, quand leur bras s'alourdit, sont pressés d'en finir.

On était à la saison où sur le rebord des chemins commence à jaunir la primevère et où les oiseaux, dans les branches touffues, célèbrent avec bonheur le moment du renouveau.

« Allez, mes enfants, dit la femme, un jour, aux deux innocents, allez au loin cueillir des marguerites; vous en ferez un bouquet que vous offrirez à votre père, à son retour du travail. Au premier qui reviendra la belle pomme rouge que je conserve dans la huche. »

Les enfants partirent joyeux et insoucians, tels deux papillons qui prennent leur vol sous la brise caressante, parmi les vivifiantes ardeurs du soleil printanier. Les marguerites fleurissaient le long des talus aussi nombreuses que les étoiles à la voûte du firmament. Ils en ramassèrent à pleines mains. En un moment ils eurent composé un magnifique bouquet.

Quand l'heure vint de rentrer : « J'ai une idée, petit frère, s'écria la fillette, dont le visage avait pris soudain un air soucieux, mère est méchante pour toi, si j'arrive la première, la pomme sera pour moi seule; si nous arrivons ensemble, elle te privera de ta part. Attache-moi à cet arbre et va-t-en. Elle n'osera te refuser la récompense promise. »

Le garçonnet comprit et, malgré que cela lui causât beaucoup de chagrin, il attacha sa sœur et se hâta vers la maison.

Par l'étroite fenêtre de la chaumière, la marâtre le regardait courir. Son œil était mauvais et l'on sentait que son cœur couvait quelque vengeance. «Tues le premier, ricana-t-elle, c'est bien. À toi la pomme. Mais avant de l'avoir ramène d'abord ta sœur !

- Volontiers, mère », répliqua l'enfant qui s'en fut délivrer la fillette .

Dans la chambre la plus reculée il y avait une huche vermoulue où la marâtre avait coutume de déposer les provisions de bouche.

« Regarde au fond, dit-elle au garçonnet, et tu y verras la pomme.»

Celui-ci se pencha par-dessus bord. Il n'eut pas le temps de se redresser. Brusquement la maudite femme laissa retomber le lourd couvercle sur sa tête et sa petite âme de martyr s'envola vers le bon Dieu.

À cette heure, sur le foyer bouillait la grande marmite pleine de soupe pour le repas de midi.

Un à un la femme découpa les membres de sa victime et les y jeta, recommandant à la fillette de bien attiser le feu : « Ne crains pas de brûler du bois, ajoura-t-elle, car il y a beaucoup de viande; et, malgré qu'elle soit fraîche et tendre, j'ai peur qu'elle ne soit cuite à temps ! »

Or, comme la fillette amassait bûches sur copeaux, voici qu'une voix douce et toute dolente lui sembla sortir de la marmite : « Sœurette, sœurette, la soupe est bien brûlante. Petit feu soeurette, petit feu car je brûle ! »

- Mère, mère, entends-tu ? Mon frère est dans la marmite!

- Petite sotte, ne reconnais-tu pas le grillon qui chante sous la cendre?»

Cependant midi allait sonner et la soupe était cuite à point; à l'entrée des villages, les *kombout* (cornes d'appel), invitaient les travailleurs à venir manger. Sur les tables on respirait la bonne odeur des écuellées fraîchement trempées, pleines de pain de seigle et de crêpes de blé noir. Soigneusement la marâtre découpa la viande, la mit tout entière dans le panier aux provisions et dit à sa fille : « Va porter ceci à ton père, il est aux champs depuis la première heure, il doit être affamé. Garde toi de montrer tes provisions à qui que ce soit ! »

L'enfant partit.

Comme elle passait auprès d'une fontaine aux eaux claires, celle de Saint Pierre, qui coulaient parmi les herbes au pied d'un rocher, elle aperçut une vieille fée qui, avec son bâton, décrivait des rides à la surface. Elle en eut tellement peur qu'elle se prit à pleurer.

- Où vas-tu de ce pas, mon enfant? demanda-t-elle.

- Porter à déjeuner à mon père.

- Montre-moi ce que tu lui portes.

- Je ne saurais; ma mère me l'a expressément défendu.

- Montre tout de même. Nul ne s'en doutera. D'ailleurs je te promets que tu n'y perdras rien. Les fées sont généreuses.

La fillette lui tendit le panier et elle se mit à examiner la viande avec beaucoup d'intérêt...

- Écoute bien, mon enfant, le conseil que je te donne. Quand ton père aura fini de manger, tu ramasseras les os qu'il aura jetés; tu les mettras dans le panier et tu reviendras les laver à la fontaine.

- Je le ferai », répondit l'enfant, et elle fit ainsi qu'elle avait promis en effet.

Or, au fur et à mesure qu'elle lavait les os, chacun d'entre eux s'en allait au fond de l'eau.

Elle en était au dernier, quand elle entendit soudain une voix qu'elle reconnut pour être celle de son frère et cette voix répétait: « L'enfer à ma mère qui m'a tué; le purgatoire à mon père qui m'a mangé; le paradis à ma sœur qui m'a lavé! » Et là-dessus la voix se tut. « A l'instant, elle aperçut un oiseau qui voltigeait dans l'air et qui disait dans sa chanson :

- Ma mère m'a tué;

Mon père m'a mangé;

Ma sœur m'a lavé

Propre, propre, propre

Dans la fontaine de Saint-Pierre.

Tout émue, elle partit en courant à la maison. « Où est mon frère? demanda-t-elle.

- Il est à ses jeux dans le potager, répliqua la mère.

Elle mentait effrontément et, pour le mieux prouver, voilà qu'au-dessus de leur tête apparut, porté sur des ailes d'ange, le petit martyr, un long chapelet à la main.

- Tirez sur ce chapelet, fort, fort, fort, ma mère, ordonna-t-il.

La femme tira, mais elle était si lourde de son péché qu'elle tomba. Son corps s'écrasa sur le sol et sa vilaine âme alla s'abîmer dans les flammes de l'enfer,

Sur les entrefaites, l'homme était arrivé.

- Tirez sur mon chapelet fort, fort, fort, mon père, fit la voix.

Il tira, mais il avait le corps pesant et la conscience trop chargée. Il lâcha prise au bout d'un moment et sa pauvre âme descendit dans le purgatoire, afin d'expier la faute qu'il avait commise de manger son fils.

Il ne restait que la fillette.

- Tire sur mon chapelet fort, fort, fort, ma sœur, reprit la voix.

Elle tira et voilà qu'elle se sentit soulevée en l'air. Elle montait au paradis. C'est là qu'auprès de son frère, parmi les légions de petits anges, plus nombreux que les essaims d'abeilles, elle chante depuis longtemps et chantera pour l'éternité les gloires du doux Jésus, l'ami des innocents et des enfants martyrs.